

« Dessiner encore »
Coco, Les Arènes de la BD, 2020

Magistrale simplicité.

Coco, dessinatrice à Charlie Hebdo, met en image l'horreur du sauvage et si lâche attentat contre la rédaction du journal, le 7 janvier 2015 à Paris. Elle raconte l'effroi, l'horreur de cette date, ces lieux, ces faits qu'elle a vu et qui ont percuté son être le plus profond. Elle s'attaque avec courage à la réalité de ce répugnant assassinat d'esprits créatifs, talentueux, joyeux, lucides, d'une bande de copains épris de liberté de pensée et de ton, des combattants valeureux, au quotidien, de la vérité et de la justice. Ce livre est un hommage aux engagés de la clairvoyance et de la tolérance contre les enragés de l'obscurantisme et de la barbarie.

Ce livre est un témoignage, Coco était présente au moment des faits. Non seulement elle a été témoin, mais acteur malgré elle de ce cauchemar infligé à toute la France qui pense et qui aime l'humour et l'intelligence. Acteur bien malgré elle : sous la menace des kalachnikovs de deux terroristes islamistes, elle a fait le code digital qui permettait l'accès à la salle de rédaction, où se terminait la réunion, et où eu lieu l'abominable massacre dans les minutes qui ont suivi. Par un malheureux hasard, c'est elle qui était là, à cet épouvantable moment, qui n'aurait jamais du pouvoir se produire. A cet instant du récit, Coco et nous avec elle, entraînés par son dessin d'une pudique sobriété, sombrons dans le gouffre abyssal de la culpabilité. Cette culpabilité anéantie le sens de l'être, ravage les souvenirs, brise l'espoir, coupe le souffle vital. Le traumatisme est là, il s'acharne sur sa proie innocente, minute après minute, jours après jours. Reste à mourir ou tenir ?

La question : tenir pourquoi ? ne se pose pas, le sens de l'existence devient une question d'un luxe inatteignable. Tenir comment ? éventuellement...

Et c'est là que le livre de Coco atteint le sublime, au sens premier de sublimation, avec un trait d'une innocence désarmante, elle met en scène une petite bonne femme de rien du tout qui doit tenir tête à ces monstres, à perpétuité. Ce petit personnage oscille entre le désir de rester au fond de l'abîme, se claquemurer pour échapper à la violence qui lui a été infligée et percute encore et encore et la vague sensation de devoir se relever pour s'occuper des siens et tenir encore un crayon dans la main.

Chaque mise en scène est d'une justesse remarquable : le grand tsunami bleu qui ouvre et ponctue le récit d'angoissantes lames de fond, un bout de

crayon isolé qui surnage, suivi de mur-montagnes infranchissables. Etrangère à elle même et aux autres, la beauté du monde lui devient intolérable, traquée par les monstres de la réminiscence qui se faufilent partout, au sommet des gratte-ciel, au fond des océans, au bord d'une prairie, dans le sous bois d'une forêt truffée de champignons vénéneux. Coco observe les mutations de cette pauvre petite aux prises avec un destin trop grand pour elle, avec une tendresse désarmante.

Sa relation au psychiatre qui la suit est décrite avec une grande justesse, il s'y mêle le doute, l'incrédulité, la confiance, l'estime ; elle permet dans cette instabilité permanente d'expérimenter, après les larmes qui ruinent les boîtes de mouchoirs en papier, séance après séance, une sorte de nouveau chemin, page après page à l'aide d'une déroutante inventivité, page après page, coûte que coûte car le vertige est permanent, suit chaque méandre de ces arrêts sur image et l'infini des questions sans réponse.

Comment reprendre goût à la vie ? par l'amour apporté à ses proches et à ses chers amis disparus et avec les outils dont on dispose, pour Coco, le dessin. Un dessin qui suggère, qui accompagne, qui sait, qui peut, qui dit la mort de l'insouciance et la force de la transmission, une mission. Cette sincère humilité et cette débordante tendresse fait de ce récit en image un ouvrage capital.

Odile Gasquet

Professeur d'histoire

Peintre et graveur.

Mère de Raphaël, qui n'aura pas connu ses vingt ans, suicidé.